



Médiathèque Valais St-Maurice

**Jeudi 27 novembre**

12.30-13.30

# Tedi Papavrami

*« La traduction, la transcription et même le travail d'acteur, que je ne fis qu'esquisser, toutes ces activités éloignées en apparence de mon métier de violoniste auquel elles s'ajoutèrent avaient probablement un fond commun : une disponibilité, la faculté à se laisser imprégner par la voix d'un autre. La saveur d'une œuvre, d'une phrase, d'une modulation ou d'une métaphore, pleinement ressentie, ancrée en nous, survit dans notre être, et ressurgit ensuite, ramenant un jour à la surface une part ignorée de nous-mêmes. On n'est peut-être jamais autant soi-même que lorsque l'on goûte la sensibilité d'autrui, et que l'on s'oublie en devenant un spectateur ravi, transporté hors de soi, condition nécessaire pour mettre un peu de nous-mêmes dans ce qu'on transmettra à notre tour. Ce constat marqua le début d'une sérénité nouvelle pour moi. Il me permettait de répondre à de très anciennes questions sur l'identité d'un interprète, son style, et sur la possibilité d'acquérir une personnalité immédiatement reconnaissable ; sans m'en apercevoir, j'avais cessé d'y penser. Le passage de l'Albanie à la France, de l'albanais au français, de la partition à l'interprétation, d'un instrument à un autre, avait finalement été le trajet constant de ma vie. Il était peut-être aussi mon identité. »*

Tedi Papavrami naît en 1971 à Tirana, en Albanie.

A l'époque, l'Albanie est dirigée par **Enver Hodja**, « notre cher oncle Enver, guide suprême de notre glorieuse patrie » et qui fonde en 1941 le Parti Communiste d'Albanie et dirige, en tant que premier secrétaire du parti, la République d'Albanie de 1945 jusqu'à sa mort.

L'Albanie s'enfonce alors dans l'isolement et la répression sous le joug de ce dirigeant dont la dictature est considérée comme l'une des plus répressives de l'histoire contemporaine de l'Europe.

*« Seules les routes principales sont bitumées et la terre succède à l'asphalte sous nos pneus... Ces pays ennemis susceptibles de nous attaquer équivalent en réalité au reste du monde. L'Albanie est alors un pays totalement isolé : très peu de pays occidentaux entretiennent encore des relations diplomatiques avec nous et nous sommes fâchés avec tous les autres pays communistes. J'ai connu l'époque où nous avions encore une nation amie, la Chine. »*

Tedi grandit dans la maison familiale, épargnée par le découpage communautaire, entouré de l'attention de son père Robert, violon solo de l'orchestre de l'opéra de Tirana et professeur de violon au conservatoire.

*« D'humeur changeante, tour à tour terrifiant ou enthousiaste en classe, sinistre ou drôle à la maison, fermé ou plein de connivence en tête à tête, mon père me donnait l'impression d'être toujours vif et enjoué en société. Impossible par exemple de parcourir plus de cent mètres dans Tirana sans que quelqu'un ne le salue. »*

Il dit de sa mère, programmatrice musicale à la radio d'État, de sa grand-mère et de son grand-père, Dodo, médecin à la retraite :

*« Quand il évoquait sa vie passée, et me contait ce monde dont il était le seul chez nous à avoir foulé le sol, mon Dodo-Charlot avait ses pieds posés sur une chaise, en direction du braséro, et moi j'écoutais, assis à ses côtés et fascinés, tentant de me représenter les merveilles et les menaces de cet univers aux multiples facettes. »*

Très vite, Robert Papavrami découvre chez Tedi, âgé de quatre ans, des prédispositions tout à fait exceptionnelles pour le violon, et l'initie. Mais...

« Très vite, il m'apparaît que l'instrument magique avec lequel je posai en photo, heureux, à l'âge de deux ans, peut être une source de supplices qu'il ne semblait pas receler. Il suffit que je me mette à en jouer pour être aussitôt agressé par mille remarques de ma mère. Toutes les deux secondes, elle corrige la direction de mon archet, me fait remonter le violon compte d'une voix trépidante en chantant la note que je reproduis péniblement. Je n'ai pas cinq ans et ce sont mes premières leçons. Je ne connais pas le solfège et découvre les notes sur les barres de la portée au moment de les jouer. » Une première révélation, le double concerto de Bach, puis LA révélation

« C'est un après-midi d'hiver, et tandis que je répète dans notre salon-cuisine surchauffé par le poêle, ma mère qui vient d'arriver de son travail m'a proposé de me faire écouter cette même œuvre interprétée par un grand violoniste. Ravi de faire une pause, j'ai accepté et me suis assis, l'esprit ailleurs, en attendant qu'elle trouve l'enregistrement parmi les bobines du magnétophone. Dès les premières notes, mon attention galopante est immobilisée, comme saisie par une poigne de fer. Interdit, je fixe le magnétophone d'où sortent des sons qui ne ressemblent à rien de ce que j'ai entendu jusque-là. On dirait qu'il ne s'agit pas du même instrument, bien que je reconnaisse la première partie des Airs bohémiens que je viens de travailler. Tout ce qui chez les autres est large, fluctuant, semble ici resserré à l'extrême, infiniment plus acéré.

Ma mère stoppe le magnétophone juste avant le mouvement rapide :

-Pourquoi tu l'arrêtes ?

Elle sourit, lève les yeux au ciel, embarrassée :

-C'est que la suite, laisse tomber...

-Fais écouter !...

Mais non, impossible de deviner à quoi peut ressembler quelqu'un en train de jouer de la sorte, il n'est pas humain, cela tient de la magie. Le morceau est fini et on entend bientôt plus qu'un léger bruit de frottement tandis qu'immobile, je fixe, abasourdi, la bande rouge annonçant la fin de la bobine :

-Qui est-ce ? parviens-je à articuler lorsque, sans un mot, ma mère éteint l'appareil.

-Jascha Heifetz. »

À huit ans, il se produit en concert avec l'orchestre philharmonique de Tirana et entreprend une tournée au Kosovo.

Le flûtiste français, Alain Marion, conquis par ce jeune prodige, obtient pour lui une bourse en France où il débarque à l'âge de onze ans.

Et c'est la rencontre avec cet « autre monde », jusque là inaccessible.

« Je ne ressens rien à la veille du grand saut, ni regret ni tristesse : ce qui se passe est trop brutal, trop extérieur à moi pour que mes émotions intimes puissent s'exprimer. L'univers dans lequel je vais me retrouver plongé avec mon père est si enviable pour les habitants du pays, si irréel, que ni moi ni les autres ne parvenons à mesurer la rupture que cette aventure constitue dans mon existence. Tout en étant plus que tout attaché à silva, mon jardin, Buck, ma mère, Dodo, Nuci et des centaines de choses qui composent mon quotidien, c'est comme s'il m'était impossible d'établir un lien entre mon départ et leur futur absence.

L'hostilité est partout, à commencer par les odeurs et le bruit continu des voitures. Je sens confusément que si, chez nous, on ne cesse de s'enorgueillir de notre industrie, c'est parce que nous n'en avons point. Ici, nul besoin d'en parler : elle domine tout. Le ciel, d'un gris uniforme, plombé, semble lui aussi fabriqué en usine et domine cet espace immense, domestiqué par l'homme, aussi loin que portent les regards. Nous longeons la tour Eiffel, sinistre mante religieuse géante en fer, qui ne ressemble en rien aux bibelots dorés et scintillants qui la représentaient à Tirana. »

Il devient l'élève et le protégé du grand violoniste Pierre Amoyal. Là commence la lutte : contre soi et les mauvaises habitudes facilement acquises, contre l'instrument récalcitrant à devenir prolongement de soi.

« Changer mes habitudes va bientôt et pour très longtemps constituer l'essentiel de mon travail. C'est un accent, une nuance, une manière d'achever une phrase, de tenir mon instrument, mon archet, ma tête, de me balancer en jouant. Tout ce qui est systématique, répétitif, est le résultat de mauvaises attitudes ancrées pouvant devenir vite pénibles à l'auditeur car le caractère d'une œuvre est soumis, lui, à une organisation qui n'a que faire de nos « tics » corporels.

Créer un style qui ne leur sera pas soumis sera désormais le long et difficile apprentissage de toute ma vie. »